

contemporains ont bien voulu remarquer.....

—??????

—Monsieur Royer-Collard, je suis votre serviteur.

—!!

Ainsi se passa cette épique visite. Royer-Collard ne desserra point les dents.

Sainte-Beuve était moins austère que le traducteur de la *Philosophie écossaise*, mais il n'était guère plus adorable. Quand un candidat se présentait chez lui pendant l'hiver, une domestique stylée le faisait entrer dans une pièce nue, sans feu, glaciale, et dont la fenêtre avait un carreau de verre cassé. Bientôt l'auteur des *Causeries du lundi* apparaissait, tenant à la main son plat à barbe, dans lequel il délayait du savon avec un blaireau. Il ébauchait un sourire, et disait à l'infortuné visiteur :

—Vous permettez, monsieur, que j'achève ma barbe?..... Dans cinq minutes je suis à vous.

Naturellement, le candidat s'inclinait d'un air respectueux ; les cinq minutes duraient une heure, puis Ste-Beuve rentrait, prononçait deux ou trois mots plus froids encore que l'atmosphère de la chambre, et renvoyait l'infortuné postulant atteint, menacé du moins, d'une bronchite, d'une fluxion de poitrine.

M. Villemain avait, dit-on, une vieille bonne dressée à repousser le candidat avec la fermeté d'un bouledogue gardant une basse-cour contre le renard. Il était rare qu'on pût franchir l'antichambre sans recourir à la ruse.

Pourtant un jour, ce terrible cerbère s'amadoua. Un candidat s'était fait précéder d'un commissionnaire portant à la fois ses œuvres et une superbe dinde bourrée des truffes les plus odorantes qu'ait jamais produites la patrie de M. de Fourtou. L'étrange cortège fit ainsi son entrée jusque dans le cabinet de Villemain, qui lança d'abord un grognement féroce, mais se radoucit tout à coup, à l'aspect de la dinde. A la faveur de ce volatile, le candidat présenta ses œuvres et sa requête.

Villemain sourit de ce sourire qui ressemblait à celui du tigre prêt à savourer sa proie :

—Cher monsieur, lui dit-il, vous m'apportez tant de choses, que je ne puis les apprécier toutes à la fois, de peur qu'elles ne se fassent tort. Je mangerai d'abord la dinde, et ensuite je vous dirai mon avis et sur vos œuvres.

Et, en effet, Villemain dévora la dinde, mais il eut l'estomac ingrat ; il vota contre le candidat.

M. Villemain reçut un autre jour la visite d'un littérateur un peu plus sérieux. C'était Baudelaire, qui venait postuler le fauteuil laissé vacant par la mort du P. Lacordaire. Surpris de voir

surgir un aspirant aussi inattendu, l'éminent critique répondit :

—Monsieur, je ne connais aucun de vos ouvrages. Je lis fort peu ; et cependant j'ai remarqué des tendances funestes chez les écrivains de votre génération. On confond souvent aujourd'hui la pathologie avec la psychologie.

—Vous avez donc lu les *Fleurs du mal* ? demanda Baudelaire.

—Jamais ! On traduit des écrivains qui ont cherché dans l'abus des alcools une inspiration fantastique et maladive.

—Vous avez donc lu Edgar Poë ?

—Jamais !

La conversation se prolongea sur ce ton ironique.

Baudelaire se décida enfin à lever le siège.

—Vous paraissez souffrant, dit-il à M. Villemain ? je me retire, car je suis très-souffrant moi-même...

—Souffrant, vous, un jeune homme !

—Oui monsieur ; j'ai des rhumatismes.....

—Des rhumatismes ! s'écria Villemain ; attendez donc... votre candidature peut devenir sérieuse !

Le prétendant à l'académie qui n'a jamais écrit une ligne de sa vie, est une des plus intéressantes variétés de l'espèce.

Un beau matin, Jules Janin voit arriver chez lui un homme haletant, ému, qui lui dit d'une voix entrecoupée :

—Je veux me présenter à l'académie française. Donnez-moi quelques lignes de prose ou de vers, et je serai reçu d'emblée.

Jules Janin ne bronche pas ; il sait qu'il n'y a pas à raisonner avec un homme qui a la folie de la candidature académique. Il griffonne ce quatrain et le présente à son interlocuteur :

Les hannetons, fils du printemps,
Qui se nourrissent de verdure,
Font les délices des enfants
Et l'ornement de la nature.

—Merci ! s'écrie le monomane, en saisissant cette étrange poésie ; merci, maître !

Et il courut aussitôt chez les académiciens solliciter leur voix.

Le quatrain était si funambulesque, le pauvre diable si sincère, et ses habits décelaient une telle misère, que la plupart le prirent en pitié ; ils ne lui donnèrent pas leur voix, mais ils lui octroyèrent cent sous. Et vingt ans durant, ce manège se renouvela ; à chaque élection nouvelle, " l'homme aux hannetons, " — c'est ainsi qu'on l'appelait, — venait présenter le quatrain de Janin et poser sa candidature ; il gagnait de quoi dîner pendant une semaine ; c'était toujours cela. Il y a tant de fils d'Apolon, hélas ! qui ne retirent même point la modique somme de cinquante centimes des nombreuses iliades que leur Muse enfante. FOLLEVILLE.

L'Abaille.

" Forsan et hec olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 13 FÉVRIER 1879.

Séance académique.

Mercredi soir l'Académie St-Denys donnait à la Grand'salle, la première de ses deux séances annuelles. Tous nos lecteurs connaissent la gravité qui fait comme le caractère de ces soirées académiques. Récompenser, encourager le travail et le succès sont des choses trop importantes pour qu'on puisse se permettre de les faire à la légère.

Comme d'habitude bon nombre de membres du clergé ayant à leur tête Mgr l'Archevêque, qui prend un intérêt si bienveillant à tous nos travaux et à tous nos succès, bon nombre de laïques avaient bien voulu nous consacrer quelques moments, et ajouter un nouveau prix aux couronnes cueillies par les lauréats.

Ces couronnes ont été nombreuses. Les différents degrés de l'échelle académique ont été gravés par plusieurs de nos confrères des diverses classes de grammaire et de littérature. L'Académie n'est pas chiche de ses décorations, et, si on a pu dire de l'Académie française que, pour y obtenir un fauteuil, il fallait *plus de talons que de talents*, l'Académie St-Denys (si parva licet componere magnis) tient à honneur de ne pas mériter ce reproche. Elle se fait un devoir et une gloire en même temps de chercher le talent partout où il se trouve, et de le récompenser autant que le lui permet l'ampleur de ses richesses.

Plusieurs morceaux de musique, exécutés par la Société Ste-Cécile et le chœur de l'orgue, sont venus rompre la monotonie qui accompagnerait nécessairement la lecture consécutive de nombreux devoirs. Nous citerons entre autres un *Hymne à l'harmonie* de F. David et la *St-Hubert*, chantés par le chœur de l'orgue, sous la direction de M. l'abbé Fraser. Nous avons déjà été à même d'admirer le dernier de ces chœurs, à la séance littéraire des externes. La répétition naturellement en a été fort goûtée par l'auditoire. Certains morceaux gagnent à être entendus plusieurs fois.

Au risque de passer pour mal-apprise l'Abaille se voit encore obligée de ne pas donner les noms de tous ceux qui ont fait lecture de quelque devoir. Cependant elle ne peut passer sous silence certaines compositions qui lui ont paru l'emporter sur les autres. Tels sont les travaux lus par MM. A. Delisle, T. Blais, E. Verret, E. Joncas, E. Dorion et E. Roy.

Il n'est que juste de signaler également le rapport du secrétaire, M. E.